

enfer ! Si tu pouvais m'aimer, je deviendrais si doux, si bon, si tendre !...

Et la voix de Lafouine qui avait d'ordinaire des tons aigus et durs, prit une intonation d'une suavité pénétrante.

—Tu sais bien que c'est impossible, Joseph, dit la jeune fille.

—Ne me dis pas cela ! tu me rendrais méchant.

—Mais tu sais bien que j'aime Louis.

—Ne répètes plus ce nom qui, sorti de ta bouche, m'entre dans le cœur comme un coup de poignard.

—Louis était ton ami pourtant.

—Eh bien ! je ne suis pas le sien.

—Et pourquoi ? Grand Dieu ! exclama naïvement la jeune fille qui ne comprenait pas que quelqu'un pût ne pas aimer son beau fiancé !

—Pourquoi ? Elle me demande pourquoi ! Mais je le déteste, je l'exècre, parce qu'il m'a pris tout ce que j'aime au monde, toi, mon amour ; je l'ai en horreur parce que tu l'aimes et que tu me le dis ; je me sens pris d'une rage folle qui me fait voir rouge, et alors je voudrais le tenir là, sous mon couteau, et lui arracher le cœur, à lui qui m'a ravi le tien.

—Joseph, tu me fais peur ; je ne te suivrai pas plus loin.

—Et où iras-tu ? Connais-tu les sentiers de la forêt ?

—Ah ! je vois bien que tu m'as conduite dans un guet-apens. J'aurais dû me méfier... la douleur m'avait enlevé toute réflexion, toute prudence. Mais ne crois pas me tenir, si tu as quelque sinistre projet.

—Et que feras-tu ? Tu es ici en pouvoir ; nulle puissance au monde ne t'arrachera de mes mains.

—Ces bois ont des échos ; une foule de paysans y ont cherché un refuge ; on entendra ma voix.

—J'étoufferai ta voix ! hurla Lafouine qui s'élança sur Gervaise, la saisit dans ses bras et lui serra les flancs de façon à lui faire perdre la respiration.

La malheureuse jeune fille avait poussé d'abord un cri terrible ; mais bientôt sa voix s'éteignit ; une oppression douloureuse la suffoqua à l'étouffer ; elle pencha la tête en soupirant :

—Je me meurs !

Lafouine, lui, poussa un cri de triomphe, sorte de ricardement sinistre qui était bien l'expression de sa joie qu'il éprouvait.

En quelques bonds il eut quitté le sentier étroit qu'il suivait, et il se trouva dans une petite clairière où la lumière arrivait par échappées, à travers une éclaircie d'arbres. L'herbe en cet endroit était plus pressée et plus haute, et formait un épais tapis.

Sur l'un des côtés de la clairière s'élevait un grand rocher dont l'extrémité s'avancait, en forme de toit et ombrageait la source d'un petit ruisseau. Il y avait sous le rocher une excavation un peu étroite mais très profonde. Le sol en était tapissé de sable fin et offrait une couche moëlleuse.

Joseph Lafouine, en satire des bois, y déposa son précieux fardeau ; Gervaise était en ce moment évanouie.

L'immondé ravisseur aurait pu profiter, pour assouvir sur elle son infâme desir, de cette faiblesse inconsidérée.

Mais, de même que certains carnassiers aiment à broyer des chairs vivantes, palpitantes, ce cruel et implacable amoureux voulait avoir, en même temps que son corps, l'âme de la pauvre enfant. Il voulait l'étreindre pantelante dans ses bras ; la sentir vivre ; et il aimait mieux ses larmes, ses cris, son désespoir, que son corps inerte et froid.

Le ruisseau était à deux pas ; il y puisa dans le creux de ses deux mains accouplées un flot rafraîchissant, et le laissa tomber goutte à goutte sur le front de Gervaise.

La malheureuse jeune fille ouvrit les yeux, et la vue de Lafouine la rappela à l'horreur de sa situation.

Elle poussa un grand cri.

En ce moment, un sorte de rugissement se fit entendre dans la grotte ; deux mains puissantes saisirent aux flancs l'horrible satyre et l'enlevèrent si rudement, que sa tête alla frapper la voûte rocheuse de l'excavation.

—Ah ! misérable ! gronda une voix terrible, j'arrive à temps ; je vais te tuer.

—Louis ! exclama Gervaise avec un élan de folle joie.

—Oui, Louis, qui te sauve du plus affreux malheur et qui va punir ce scélérat.

Gervaise, délirante de joie, s'élança dans les bras de son libérateur qui détacha une main des flancs de Lafouine pour la recevoir.

Ce mouvement sauva le misérable.

D'un brusque effort, il s'arracha à l'étreinte de son ennemi et s'élança hors de la grotte, en poussant un hurlement étrange, sinistre expression de joie mêlée de fureur.

—Je la retrouverai ! lança-t-il d'une voix stridente, en menaçant de ses deux poings énormes Gervaise qu'il laissait pliée, mourante de bonheur aux bras du grand Louis.

Et il s'élança à travers la forêt, par des sentiers couverts qui le conduisirent en peu de temps hors des fourrés, dans la direction de Rouen.

Il se prit à courir vers la capitale de la Normandie, jusqu'à ce qu'il se crut hors d'atteinte de son ennemi.

Arrivé à une bifurcation de route, il s'arrêta pour reprendre haleine et pour réfléchir sur le chemin qu'il devait prendre.

Un piédestal élevé sur quelques marches supportait à cette époque une grande croix de bois, à la bifurcation de route où Lafouine était arrivé.

Il salua d'abord l'insigne chrétien ; il ne fallait pas plaisanter sur le respect qu'on devait aux emblèmes religieux. Ayant ainsi satisfait aux exigences de l'Eglise et tracé même sur son front et sur sa poitrine le signe des chrétiens, il s'assit sur les marches de pierre et essuya la sueur qui baignait son front.

Il tourna machinalement la tête de tous côtés, et alors, à son grand étonnement, il aperçut une énorme pancarte qu'on venait tout récemment d'appliquer sur le socle de la croix.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? murmura-t-il. Sans doute quelque nouveau décret d'impôt, quelque ordonnance de ces saugreues de traitants qui nous épuisent,